

## PROLOGUE

**D**ans le hall d'entrée, je croise les enfants qui, main dans la main, se tiennent prêts, bien en rang, à traverser la rue. Sac au dos, doudou sous le bras. Mirjam accompagne le groupe.

— Tu ne devais pas aider à ranger ? me demande-t-elle à voix basse.

— Pas le temps.

— Allons les enfants, on y va.

Le rang se met en marche. J'essaie de ne pas me souvenir de leurs visages. Il y a déjà, dans ma tête, trop d'images d'enfants déportés. Trop de questions dont les réponses m'entraîneraient dans l'abîme. Ne pas penser aux conditions dans lesquelles ils vivent à présent, du moins s'ils vivent encore. Ne plus y penser ! C'est fini, il ne s'est rien passé.

Par la porte ouverte, je vois Virrie dans la salle des tout-petits, occupée à plier le linge des lits de camp retirés.

En entrant je lui demande :

— As-tu déjà prévu quelqu'un pour le nouveau colis ? Je veux dire le bébé qui vient de nous être remis.

— Ils sont occupés avec le groupe qui se trouve encore sur la Plantage Parklaan<sup>1</sup>. Elle parle des douze enfants que nous avons fait prendre hier en toute hâte. La plupart

---

1. Avenue bordant le Jardin botanique d'Amsterdam.

d'entre eux étaient un peu plus âgés et étaient déjà cachés ici depuis des mois.

— Sinon je l'emmènerai tout simplement avec moi.

L'étonnement se lit sur le visage de Virrie.

— Où ça ?

Je hausse les épaules. Cela fait des semaines que je me demande vers qui me tourner le moment venu. Des amis et connaissances m'ont proposé de me cacher chez eux, mais je ne sais pas si leur offre tient toujours, compte tenu de l'évolution de la situation. Il est de plus en plus difficile de savoir avec certitude si quelqu'un est fiable ou non. Les gens n'osent plus parler, de peur d'être arrêtés pour ce qu'ils auraient pu dire. Ou pire encore, pour ce qu'ils auraient pu faire.

— Virrie, on ne peut pas leur donner ce petit garçon. Si tu le voyais.

— Je sais, mais il n'y a hélas rien d'autre à faire.

Elle voit que j'hésite.

— Ou bien veux-tu nous mettre toutes en danger ?

Je lui fais non de la tête.

— Bien sûr que non.

— Si c'est trop dur pour toi, je peux me charger de l'emmener en face.

— Non, pas la peine. Je me charge de bien le cacher pour aujourd'hui. Et j'espère que demain il y aura bien une occasion de le sortir d'ici, non ?

— Peut-être, répond-elle, évasivement.

## JEUDI 4 SEPTEMBRE 1941

*En 1906, l'Association du nourrisson et foyer pour enfants, créait, sur la Rapenburgerstraat, une crèche pour les mères juives désirant des soins rituels pour leurs enfants. La plupart des habitants de ce quartier d'Amsterdam devant travailler dur pour joindre les deux bouts, de nombreuses mères étaient dans l'incapacité de rester à la maison pour garder leur progéniture. Cette garderie pour mères juives était donc la bienvenue. Les frais de garde ne dépassaient pas les 25 cents par enfant et par jour. Cela ne couvrait bien sûr pas les frais, et pour ne pas dépendre uniquement de dons, il avait été décidé de fusionner la garderie et la formation de puéricultrice, afin de financer la garde d'enfants avec les revenus de la formation. En 1924, la crèche déménagea dans l'imposant bâtiment de la Plantage Middenlaan<sup>1</sup>, au numéro 31, où l'association Talmud Thora dispensait un enseignement religieux dans la petite shul<sup>2</sup> du dernier étage. Après le déménagement, la crèche fut ouverte également aux enfants non-juifs et devint la garderie la plus grande et la plus moderne des Pays-Bas. La rénovation réalisée dans le bâtiment y contribua grandement : chauffage central, eau courante dans toutes les pièces et de véritables toilettes pour enfants.*

---

1. Avenue médiane perpendiculaire au Jardin botanique.

2. Synagogue, école talmudique.

C'est dans une tenue d'aide-soignante et un imperméable assorti, le dos bien droit, que je monte dans le tram bleu. Je suis non seulement fière de l'uniforme qui fait officiellement de moi une puéricultrice, mais aussi parce que cela fait des années que les tenues et tabliers d'entreprise sont fabriqués par Oudkerk Manufacturen, notre propre magasin de vêtements. Le fait de porter moi-même la tenue bleu clair que j'ai toujours vue suspendue dans la boutique quand j'étais enfant me rend tout d'un coup adulte. Malgré mes dix-sept ans, j'ai l'impression que tout Amsterdam me regarde soudainement comme une dame. Une dame du secteur médical. Je remarque que cela impose le respect. Sur le trottoir, un cycliste s'arrête pour me laisser passer, alors que la veille encore il m'aurait pratiquement roulé dessus. Dans le tram, un beau jeune homme aux cheveux noirs ondulés se lève en me voyant.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Je cède à mon tour aimablement ma place à un vieux rabbin que je connais de vue, par la *shul*. Je sens que le jeune homme me dévisage tandis que nous nous tenons à la même barre. Je regarde fixement vers le bas, vers nos mains si proches, mais qui ne se touchent pas. Il ne porte pas d'alliance ; c'est pourquoi, en descendant à la Plantage Middenlaan, je le regarde par-dessus mon épaule et lui adresse un sourire timide. Il me lance un regard qui en dit long. Qui sait, peut-être le croiserai-je encore ?

J'ai compris que la porte d'entrée n'était destinée qu'aux visiteurs. Tous les parents emmènent leurs enfants à l'entrée annexe, où les tout-petits sont déposés à travers un guichet. Il n'est que huit heures moins le quart, mais devant l'entrée se presse déjà une foule de parents et d'enfants.

— Pardon, je voudrais passer. Excusez-moi.

Je me faufile à travers la foule et j'entre. À l'accueil, je vois des bambins d'à peine deux ans enlever eux-mêmes leur manteau et le fourrer dans un sac marqué de leur nom.

Ils pendent ensuite les sacs aux portemanteaux qui couvrent toutes les cloisons. L'ambiance est chaleureuse. Après l'accueil, j'arrive dans un grand couloir, avec, à gauche, tout au bout, la porte d'entrée, et à droite, la porte arrière, qui donne sur le jardin. De chaque côté du couloir se trouvent de petits bancs en bois. Au milieu du couloir, deux grands escaliers montent à l'étage, où ils débouchent sur un palier à balustrade.

—Je peux vous aider ? me demande une petite puéricultrice aux cheveux bruns bouclés, portant de petites lunettes rondes.

—Je euh... je cherche la salle du personnel.

J'ai une voix de crécelle.

—Première porte à gauche, me dit-elle d'une voix douce.

La salle est pleine de tables et de chaises entremêlées. Tout au bout, près de la fenêtre, se trouvent un canapé rose pâle et un fauteuil assorti. Les meubles donnent à la pièce un petit air intime. Les murs sont pleins de dessins et de photos encadrés. Sur beaucoup d'entre elles, on aperçoit un grand groupe de puéricultrices regardant l'appareil, en souriant. Manifestement, ce genre de portrait de groupe est pris tous les ans, car chacun est marqué d'une date différente. L'idée que, bientôt, moi aussi je me trouverai au milieu d'un tel groupe me rend nerveuse. Sur une autre série de photos, elles sont toutes déguisées. « 12 mars 1932, vingt-cinq ans de crèche », y est-il écrit. Il y a aussi sur le mur quelques diplômes, avec différents noms.

Cela me rappelle ma propre formation à l'école ménagère. Je n'arrive toujours pas à me remettre du fait que j'ai obtenu mon diplôme sans avoir à passer d'examen. Courant juillet, quelques jours avant les vacances d'été, j'ai dû quitter la classe. J'étais convoquée chez la directrice et je me demandais déjà ce que j'avais bien pu faire. Il y avait bien quelques raisons qui me venaient à l'esprit ; je n'étais pas la plus sage de la classe, loin de là.

Une fois arrivée dans le bureau de la directrice, je me suis jointe au groupe de filles qui s’y trouvait déjà.

— Mesdemoiselles, vous allez recevoir aujourd’hui votre diplôme, nous dit la directrice.

Nous en sommes toutes restées bouche bée.

— Mais nous n’avons même pas passé l’examen ! m’écriai-je.

Officiellement il me restait encore un an et demi de scolarité. La directrice nous déclara alors qu’il y avait à cela une « certaine raison » qu’elle ne pouvait pas nous expliquer. J’ai regardé autour de moi. Et c’est alors que j’ai compris : nous étions toutes juives. Cette « certaine raison » était que nous n’étions plus les bienvenues à la très chrétienne École ménagère. J’en savais assez et je me tournais déjà vers la porte quand la directrice me rappela et me tendit mon diplôme.

— Tu en auras besoin, Élisabeth, me dit-elle. Je suis désolée. C’est la seule chose que je puisse faire pour vous autres.

Je commençais à m’habituer à entendre parler de *vous autres*.

J’étais tentée de déchirer mon diplôme en mille morceaux devant elle, mais j’ai ravalé ma fierté et je suis sortie.

Le jour même encore, j’appris que l’on cherchait des jeunes filles pour la formation de puéricultrice à la Crèche juive, et ma vie prit alors un tournant radical. J’avais toujours voulu m’occuper d’enfants et je me suis inscrite tout de suite.

Dans la salle du personnel, il arrive de plus en plus de filles. J’en connais plusieurs car elles viennent également de l’École ménagère, comme mon amie Siény Kattenburg. L’ambiance est sereine et décontractée. Peut-être parce que nous sommes toutes juives et que nous n’avons pas, ici, à en rougir, ni à nous défendre ou tout simplement à le nier. Le joyeux bavardage qui a lieu entre les filles est le signe que je ne suis pas la seule à me sentir libre. La directrice, Mlle Pimentel, entre. C’est une femme d’un certain âge, engoncée dans une blouse

blanche, aux cheveux courts gris argenté qui ondulent sur sa tête en vaguelettes. Elle est accompagnée d'un petit chien blanc qui s'assied solennellement près d'elle, tel un chien de garde. Mlle Pimentel tape dans ses mains et les conversations s'arrêtent d'un coup.

—Bienvenue à toutes. Comme vous avez dû le comprendre, la crèche est à la fois un institut de formation et un organisme de bienfaisance, commence-t-elle.

—Pendant la journée, vous apprendrez en pratiquant, et trois soirs par semaine, vous suivrez des cours de bricolage, de diététique, de puériculture générale, de maladies infantiles, d'hygiène, de musique, de kinésithérapie et de religion. Il y a quelques années, j'ai été nommée responsable ici et j'ai pu laisser ma marque sur la façon dont nous travaillons. Je crois aux idées du pédagogue Friedrich Fröbel, qui estime que le développement d'un enfant est le plus optimal possible lorsqu'il est stimulé à la fois de manière créative et active. De plus, trois choses sont indispensables : repos, propreté et régularité...

Au fil de son discours, je deviens de plus en plus enthousiaste. Quelle chance de me retrouver ici !

—Lorsque nous accueillons les enfants, nous les examinons d'abord pour voir s'ils n'ont pas de maladies telles que les oreillons, la rougeole, la rubéole...

Alerté par un bruit, le chien à côté d'elle s'agite.

—Bruni, couché ! lui crie Mlle Pimentel. Où en étais-je ? Ah oui ; les enfants sont examinés pour voir s'ils ne sont pas malades, mais bien sûr aussi pour voir s'ils n'ont pas de parasites tels que des puces ou des poux. Il est important que ce soit fait sérieusement, sinon les enfants se contaminent les uns les autres et en un rien de temps, tout le bâtiment devient alors un grand foyer d'infection. Les bébés et les tout-petits reçoivent tous une tenue blanche de la crèche ; les enfants de deux ans et demi à six ans reçoivent, eux, un tablier.

Le petit chien se frotte à ses jambes. Cette fois, elle ne le rabroue pas mais le prend, au contraire, dans ses bras.

— Bien que nous ayons démarré en tant qu'institution juive, nous avons également ouvert nos portes aux enfants non-juifs. Le fait que les Allemands nous obligent à présent à être une crèche réservée aux Juifs est non seulement regrettable pour tous les autres enfants dont nous nous sommes occupés auparavant, mais aussi pour toutes les puéricultrices non juives qui venaient travailler ici tous les jours.

Le ton de sa voix trahit une profonde indignation. Puis elle se reprend. Le nombre d'enfants n'a pas diminué, alors je suis contente que vous m'aidiez à éteindre l'incendie...

— Excusez-moi madame la directrice...

Une puéricultrice se tient à l'entrée de la salle. C'est la charmante fille qui m'a indiqué le chemin précédemment.

— Cela coince à l'épouillage.

— Bon sujet, merci Mirjam.

Mlle Pimentel se tourne à nouveau vers nous.

— Chaque matin nous passons les enfants au peigne. Quelqu'un sait pourquoi ?

Siény lève la main.

— Pour les poux ?

— C'est ça.

Derrière nous, cela rigole et je vois Siény rougir. Je lui donne un coup de coude et lui fais un clin d'œil. « Tu t'en fiches », lui dis-je. Les Kattenburg sont les personnes les plus propres et les plus pieuses que je connaisse. Même les poux s'essuieraient les pieds sur le paillason et réciteraient une *berakha*<sup>1</sup>, du moins s'ils avaient l'audace d'entrer.

— Les poux sont une véritable plaie, poursuit Mlle Pimentel. Nous avons assez de bouches à nourrir et donc pas besoin de parasites qui puissent en profiter. Cela déclenche des rires.

---

1. Dans la religion juive, bénédiction récitée à certains moments spécifiques.

Des rires qui détendent l'atmosphère. Beaucoup d'entre nous sont nerveuses en ce premier jour.

C'est pourquoi, chaque matin, nous les passons d'abord au peigne anti-poux. Si un enfant a trop de ces parasites suceurs de sang, la mère sera alors obligée de le ramener avec elle. Comme vous avez entendu Mirjam le dire, cela bouchonne un peu à l'entrée ; qui d'entre vous est volontaire pour aller donner un coup de main ?

Une blouse sur ma tenue bleue et une coiffe blanche sur la tête, je me trouve à l'entrée en train d'épouiller les enfants en suivant des instructions précises. Je suis la seule à avoir levé la main. Après moi, la directrice désigne encore trois autres filles. Curieusement, Sieny n'a pas à y aller. Peut-être parce qu'elle n'a pas eu honte de répondre tout à l'heure. « Il faut ce qu'il faut », dit tout le temps ma mère. Et me voilà donc en train de passer le peigne anti-poux dans les cheveux de ces bambins. Ce n'est pas facile, car pour les filles aux cheveux longs, je passe d'abord dix minutes à les brosser. Une fois les cheveux démêlés, je dois y passer mes doigts pour rechercher des lentes, qui peuvent facilement être confondues avec des pellicules et autres saletés. Lorsque je suis certaine qu'il y a des lentes dans les cheveux, je passe le peigne anti-poux. Après chaque passage, je vide le peigne dans le lavabo et je compte la récolte. Les lentes pleines éclatent lorsqu'on appuie dessus avec l'ongle. C'est encore assez amusant. Mais j'ai horreur d'écraser les poux, surtout ceux qui sont gorgés de sang et qui laissent une trace rouge sur la porcelaine blanche. On note précisément dans un petit cahier le nombre de poux de chaque enfant. Lorsqu'il y a plus de vingt poux vivants, la mère ramène l'enfant à la maison.

—C'est malheureux, mais on ne peut pas faire autrement, avait commenté Mirjam, la puéricultrice diplômée.

Ma dernière patiente est une adorable petite fille aux boucles dorées. Je vois tout de suite que sa tête grouille de parasites.

La mère de la fillette me jette un regard angoissé. Ma propre mère m'avait prévenue que c'étaient souvent les pauvres qui étaient obligés d'amener leurs enfants en garderie. J'en ai la preuve devant moi. La femme a fait de son mieux pour habiller sa fille de manière un peu décente, dans une robe rouge bordeaux qui flotte sur son corps. Sa mère elle-même porte une robe terne qui a été raccommodée en au moins quatre endroits. Malgré ses joues creuses, je me rends compte qu'elle a dû être assez belle, mais avec des dents cariées plein la bouche, il ne reste plus grand-chose de cette beauté.

—C'est bon ? Il faut que j'aille travailler, me dit-elle presque en suppliant.

—Je fais de mon mieux madame. Est-ce que vous l'épouillez aussi chez vous ?

—Bien sûr, mais j'ai aussi deux fils. J'ai beaucoup à faire. Mon mari navigue au long cours.

Elle regarde anxieusement le petit cahier, où j'ai déjà inscrit seize traits. Elle espère bien sûr partir avant que j'en sois arrivée à vingt, afin que je ne puisse plus la rappeler.

—Où travaillez-vous ? lui dis-je pour la distraire.

—Au marché.

—Ici sur la place Daniël-Meijer ?

—Non, à l'Albert Cuyyp, mademoiselle. Nous vendons des pommes de terre, des carottes et des oignons.

—Tout le monde en a besoin, non ?

Entre-temps, j'ai encore retiré trois poux des cheveux de la petite. Il y a de fortes chances que j'en trouve encore et que je doive envoyer cette enfant au marché avec sa mère pour toute la journée.

—Terminé ! dis-je en arrêtant brusquement l'épouillage. Même pas vingt, mais vous devez vraiment vous y mettre vous-même ce soir, sinon on ne pourra pas vous la prendre demain.

La femme me regarde avec gratitude.

—Je n’y manquerai pas ; merci ma fille... Je veux dire mademoiselle.

Elle quitte rapidement la crèche.

—Bon, et toi, tu viens avec moi voir tes petites copines, dis-je tandis que je pose la fillette à terre et lui prends la main. Comment tu t’appelles ?

—Greetje, me dit-elle d’une petite voix rauque.

—En voilà un joli nom, dis !

—Maman t’avail.

Elle lève les yeux vers moi en louchant.

—Oui, ta maman va travailler. Mais tu sais quoi, Greetje, toi et moi, on va bien s’amuser.

—Maman t’avail, Greetje joue, me dit-elle avec un grand sourire.

—Oui, c’est ça.

Je l’emmène dans la salle des tout-petits qui, au rez-de-chaussée, avoisine le jardin. Je savais déjà que j’étais affectée à cette salle. Mlle Pimentel a réparti les nouvelles filles entre les différentes sections.

Dès que nous entrons chez les tout-petits, Greetje commence à se gratter la tête. J’aurais peut-être mieux fait de la rendre à sa mère. Comment éviter de devenir la cause d’une épidémie de poux ici, pour mon tout premier jour ? Alors que je me pose la question, ma propre tête commence déjà à me démanger un peu.

Le restant de la journée, je surveille de près Greetje. Dès qu’elle s’approche un peu trop près d’autres enfants, j’interviens. Je détourne son attention avec un jouet ou je lui lis un livre. Elle continue de répéter : « Maman t’avail, Greetje joue. »

La directrice, qui vient de temps à autre, s’approche de moi et me demande comment ça va.

Je suis assise avec Greetje sur les genoux, qui se gratte frénétiquement la tête, et je lui débite nerveusement un

discours prétendant que je m’amuse avec les petits et que je suis heureuse de pouvoir déjà commencer ma formation, car j’ai un faible pour les enfants. Depuis toujours. Même lorsque je n’étais moi-même qu’une enfant. Je continue à radoter, jusqu’à ce qu’elle m’interrompe.

—C’est Élisabeth, n’est-ce pas ?

—Tout le monde m’appelle Betty, madame.

—C’est mademoiselle, mais tu peux m’appeler madame la directrice.

Elle me dévisage sévèrement.

—Betty, je remarque que tu t’attaches fortement à un enfant. Nous ne permettons pas d’avoir des chouchous. Ici, chaque enfant vaut autant qu’un autre, et aucun n’est favorisé.

—Non, bien sûr que non, mademoiselle... Je veux dire madame la directrice.

—Maman t’avait, Greetje joue, répète la fillette sur mes genoux, pour la énième fois.

—J’espère que tu l’as soigneusement peignée. Cette enfant a toujours des poux.

—Bien sûr, lui mens-je.

Mlle Pimentel caresse un peu la petite tête blonde.

—C’est bien, car nous ne voulons pas d’une épidémie de poux, ici.

—Je le comprends parfaitement, personne ne voudrait ça !

Je ris nerveusement, tout en essayant d’oublier mes propres démangeaisons.

—Va faire un puzzle ma chérie, dis-je à la petite tout en la faisant glisser de mes genoux.

L’enfant me regarde sans comprendre.

—Là-bas, dans le coin, il y a des blocs, dit Mlle Pimentel tandis qu’elle oriente Greetje dans la bonne direction.

Elle comprend soudain et sautille vers l’angle de la pièce.

—Greetje est une handicapée mentale ; tu t’en étais rendu compte, non ?

Je me sens terriblement remise à ma place et hausse les épaules.

— Un peu.

— Elle est petite pour son âge. En fait, elle devrait déjà être chez les moyens, mais cela lui demanderait trop d'efforts, mentalement. Bien ; j'aimerais que tu traites tous les enfants de la même façon, même s'il y en a qui sont plus fragiles que d'autres. Les plus forts ont droit, eux aussi, à de l'attention et à des soins. Regarde, en voilà deux avec des chandelles. Il faut les moucher.

— Des chandelles ?

— Cette morve qui leur pend au nez.

Je descends à la Tweede Jan van der Heijdenstraat pour faire le reste à pied, et je passe devant le marchand de légumes où nous faisons dorénavant nos courses. Le quartier du Plantage, où se trouve également la crèche, est depuis toujours un quartier juif, mais dans le nôtre, De Pijp, il y a presque autant de Juifs que de non-Juifs. Nous avons l'habitude d'aller chez l'épicier en face de la maison, mais depuis qu'ils y ont affiché – tout comme au magasin de chaussures Zwartjes et au Citytheater – un panneau INTERDIT AUX JUIFS, c'est du passé. Je n'aimais d'ailleurs pas ces gens et je m'y attendais un peu. Maman l'avait sans doute moins vu venir et elle en avait été déboussolée. C'étaient, en effet, de bons clients de la boutique. Touchée par cette injustice, je m'étais sentie l'envie d'aller leur casser la vitrine à coups de pierres, mais mon frère Gerrit me l'avait interdit formellement, en me demandant si j'étais devenue complètement cinglée. Ce n'est qu'en voyant les larmes de ma mère que j'avais compris qu'il n'était pas question ici d'œil pour œil, dent pour dent. Je n'avais pas de problème quand elle élevait la voix, ou quand elle me faisait de gros yeux, ni quand elle me disait des mots durs ; je l'admettais volontiers. Mais j'étais déroutée par ses larmes. Le lendemain, il avait semblé que ça n'avait été qu'un égarement de son esprit et elle

nous avait fait savoir, la tête haute, que nous ferions désormais nos courses à la Tweede Jan van der Heijdenstraat.

Depuis sa boutique, le marchand de légumes me salue de la main. Je lui rends son salut et j'aperçois alors la croix gammée blanche peinte sur la façade, à côté de l'entrée. Ne l'aurait-il pas encore vue ?

L'homme se dépêche de venir vers moi.

— Betty, attends ! Ta mère avait demandé des raisins et je viens de les recevoir, me dit aimablement le marchand.

Mon regard se tourne automatiquement vers la peinture encore fraîche sur le mur.

— Oh ça, dit le marchand de légumes. Je repasserai un coup de peinture ce soir. Nous devons ignorer les imbéciles. Sinon cela pourrait nous coûter bien plus cher.

Je sais de quoi il veut parler : des près de quatre cents jeunes Juifs qui, à la suite des manifestations contre les mesures anti-juives, ont été déportés à Mauthausen et dont pas un seul n'est revenu. C'est tellement incroyable que toutes ces choses puissent se produire alors que la vie quotidienne continue normalement.

— Comment ça s'est passé ? me demande maman lorsque je rentre au magasin.

L'odeur familière des rouleaux de tissu fraîchement sortis de filature m'accueille, une odeur typique que je reconnaîtrais entre mille. Maman est sur le point de fermer la boutique.

— Bien ! lui dis-je en lui tendant le sac de raisins noirs.

Je lui raconte comment s'est passée ma journée. Je laisse de côté l'histoire des poux, par commodité. Maman n'en aurait pas dormi de la nuit à cause des démangeaisons qu'elle aurait imaginées.

— Ils ont aussi un piano, lui dis-je d'un ton enjoué.

Maman quitte un instant sa comptabilité et lève les yeux.

— Quelle chance ! Tu vas pouvoir améliorer ton niveau. Maman, quant à elle, serait bien restée pianiste plutôt que

d'être propriétaire d'un magasin de tissus. Tu leur as bien dit que tu en jouais, j'espère ?

—Oui, car le semestre qui vient, je serai dans la salle rouge avec les tout-petits, et je pourrai leur apprendre toutes sortes de chansons. Oh, ces gosses sont à croquer.

—Surtout ne le fais pas !

Je lève la tête, surprise. Je n'avais pas du tout vu Gerrit. Il descend de l'échelle à l'arrière du magasin et me donne une tape affectueuse sur l'épaule.

—Eh, sainte Betty, patronne des enfants, me dit-il pour se moquer. Tant que tu n'en as pas un toi-même avant tes vingt ans.

L'homme que j'épouserai devra être aussi beau que Gerrit ; épaules larges, cheveux noirs coiffés en arrière, mâchoire forte, yeux doux.

—Tu arrêtes ! ajoute maman, presque fâchée.

—Savez-vous qui je viens de rencontrer ? continue Gerrit pour nous taquiner. Notre vieille nounou. Il ne lui reste que deux dents et il lui manque une case là-haut, dit-il en pointant sa tête du doigt. Mais elle m'a assuré qu'on pouvait encore l'engager comme nourrice. Donc, Beth, si tu as un enfant, ce sera au moins une chose de réglée.

—Ah non ! Tu pourras l'embaucher toi-même.

Maman ne nous a jamais nourris elle-même, parce qu'elle voulait garder la ligne. Elle a toujours été fière de sa silhouette élancée, et elle l'a gardée. Ajoutez à cela un visage aux traits fins et de longs cheveux blond foncé ondulés, et voilà ma mère. Elle espérait probablement pouvoir revenir sur scène en tant que pianiste un jour. Après le conservatoire, elle a joué quelques fois au Concertgebouw, mais depuis notre naissance, elle n'a travaillé que comme professeur de piano et professeur de chant. Il y a pas mal de rabbins qui sont devenus chantres, *hazan*, grâce à ma mère. Certains n'y entendaient vraiment rien ; c'était peine perdue. Je m'asseyais souvent discrètement

dans le couloir, pour écouter maman essayer de donner un peu plus de justesse à ces croassements.

Elle ne fera plus de carrière de soliste, c'est sûr. En raison de la prospérité du commerce de tissus de mon père, maman s'est mise à l'aider de plus en plus. Au début, elle ne s'occupait que d'embaucher des vendeuses et des couturières, mais depuis la mort de mon père, elle s'est occupée, avec Gerrit, de tous les tenants et aboutissants de l'entreprise.

La sonnette du magasin retentit et la porte s'ouvre en grand. Nous levons la tête tous les trois. Japie, mon petit frère de treize ans, entre. C'est un adolescent typique, avec des boutons sur le visage et un corps qui n'a pas l'air de vouloir grandir, mais qui a déjà de grandes mains et de grands pieds.

— Oh, vous êtes encore là, dit-il sèchement.

L'humeur joyeuse de ma mère change du tout au tout.

— Bien sûr, qu'est-ce que tu pensais, que tu pouvais filer dans ta chambre sans qu'on s'en aperçoive ?

— Non, pourquoi ?

Il fait une grimace censée prouver son innocence, mais qui démontre le contraire.

— Bon Dieu Jaap<sup>1</sup>, dis-moi que ce n'est pas vrai !

— Je ne sais pas de quoi tu parles, maman.

Elle se précipite sur lui et passe la main dans ses cheveux. Mon petit frère se recroqueville.

— Mouillés !

Pour en avoir le cœur net, elle sent encore sa tête.

— Jaap, si tu retournes encore une fois à la piscine, tu seras consigné à la maison pendant trois mois.

— Pourquoi je ne peux pas aller nager ? Je trouve ridicule que les autres puissent aller à la piscine et pas moi !

— C'est très injuste, bien sûr, mais si tu te fais prendre, tu te retrouveras loin de la maison.

---

1. Prénom dérivé de Jacob ; le diminutif étant Japie (petit Jaap).

— Pourquoi je me ferais prendre ? Personne ne peut voir que je suis juif, non ?

— Si, en abaissant ton maillot de bain, dit Gerrit pour jeter de l'huile sur le feu.

— Toi, tu la fermes !

Et il file à l'étage. J'essaie de capter le regard de maman, mais elle regarde Gerrit.

— Tu te crois obligé de plaisanter à ce sujet ?

— Si on ne peut plus en blaguer, je peux aussi bien aller me pendre, comme ces gens un peu plus loin dans la rue.

Il va à l'arrière, met l'échelle en place et monte à l'étage en sifflotant.

Maman soupire :

— Nous n'avons plus le droit de nager, ni d'écouter la radio ; nous devons déposer notre argent à la banque, et je viens de lire dans le *Joodsche Weekblad*<sup>1</sup> qu'à partir de la semaine prochaine, nous ne serions plus les bienvenus dans les parcs, les hôtels, les musées et que sais-je d'autre. Comment expliquer ça à un enfant de treize ans ?

— Tu as versé de l'argent à la banque ? lui dis-je pour être certaine d'avoir bien compris.

— Ils auraient bien voulu. Cela fait longtemps que Lippmann-Rosenthal n'est plus une banque juive. Je n'y mettrai plus un sou. Viens ma chérie, je vais fermer la boutique.

Elle ferme à clé la porte d'entrée et passe un bras autour de ma taille.

— C'est bien que tu apprennes un métier, ma petite Beth. Quoiqu'il arrive. On aura toujours besoin de puéricultrices.

Ensemble, nous montons l'escalier vers le logement.

Plus tard, allongée dans mon lit, j'entends maman jouer du piano dans le salon à côté de ma chambre. Ces minutes volées

---

1. Organe du Conseil juif, toléré et censuré par l'occupant allemand, d'avril 1941 à septembre 1943. Plusieurs rafles ayant eu lieu entre-temps, il ne restait alors aux Pays-Bas, en 1943, que des Juifs clandestins.

durant lesquelles elle pense être seule et où elle est plongée dans sa musique sont sacrées pour elle, et aussi pour moi. Lorsque j'étais petite, je me suis souvent glissée hors du lit pour l'écouter en cachette depuis le palier, à travers la porte ouverte. Pour observer le haut de son corps se balançant au rythme de la mélodie et ses doigts virevoltant sur les touches. Ce soir, elle joue mon morceau favori, *Lieder ohne Worte*<sup>1</sup>, de Mendelssohn. Une musique dans laquelle je m'immerge. Je sombre rapidement dans un sommeil sans rêve.

---

1. *Romances sans paroles.*